



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

DOCTEUR FOLAMOUR

*Dr Strangelove or How I Learned to
Stop Worrying and Love the Bomb*
DE STANLEY KUBRICK

FICHE TECHNIQUE

GRANDE-BRETAGNE - 1964 - 1h33

Réalisateur :
Stanley Kubrick

Scénario :
Stanley Kubrick, Terry Southern
et Peter George d'après son
roman *Alerte rouge*

Image :
Gilbert Taylor

Montage :
Anthony Harvey

Musique :
Laurie Johnson

Interprètes :
Peter Sellers
(Mandrake / Président Muffley /
Dr Folamour)

George C. Scott
(Général «Buck» Turgidson)

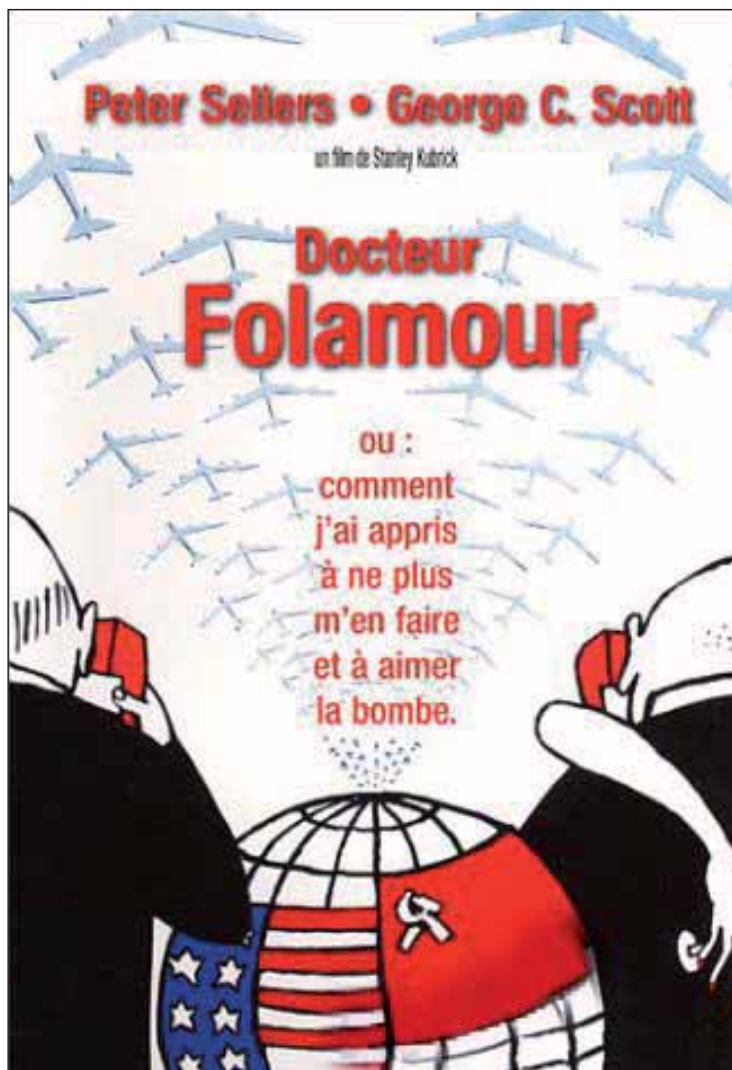
Sterling Hayden
(Général Jack D. Ripper)

Keenan Wynn
(Colonel «Bat» Guano)

Slim Pickens
(Major T. J. «King» Kong)

Peter Bull
(L'ambassadeur)

Tracy Reed
(Mlle Scott)



SYNOPSIS

Le général Jack Ripper, convaincu que les Russes ont décidé d'empoisonner l'eau potable des États-Unis, lance sur l'URSS une offensive de bombardiers B-52 en ayant pris soin d'isoler la base aérienne de Burpelson du reste du monde. Pendant ce temps, Muffley, le Président des États-Unis, convoque l'état-major militaire dans la salle d'opérations du Pentagone et tente de rétablir la situation...

CRITIQUE

(...) Au delà des apparences satiriques et cruelles, le message profond de ce film magistralement réalisé n'est-il pas simplement «le désespoir dépassé par l'horreur» ? Montrer l'abominable pour dénoncer l'abominable ? Le



complot du Dr Strangelove n'est-il pas des plus inhumains causant une plaie mortelle à l'humanité toute entière ? Cette œuvre kubrickienne aura découragé le recours aux dangereuses armes atomiques dans cette guerre froide entre l'Ouest et l'Est.

Docteur Christopher

<http://www.resonance-online.com>

Alors que le monde est encore sous le choc de la crise de Cuba et vit dans l'angoisse d'une prochaine guerre nucléaire, l'enfant terrible du cinéma américain commet le film le plus grinçant sur le péril atomique. Après avoir envisagé une adaptation dramatique du roman de Peter Georg, Stanley Kubrick se ravise : son film sera une "comédie cauchemardesque", une débauche de situations burlesques et de satires bien senties, avec, comme hilarant héraut, Peter Sellers. Le cinéaste avait déjà utilisé les talents de transformiste de l'acteur dans son précédent film, *Lolita*, sous les traits du très étrange Clare Quilty. Ici, il incarne trois rôles distincts : le flegmatique président Muffley, le très british capitaine Mandrake et l'inoubliable docteur Folamour. Pour chacun, il improvise gestes et mimiques - notamment le tic du salut nazi que le docteur Folamour tente vainement de retenir. Les autres comédiens ne sont pas en reste : George C. Scott brille dans son rôle de général puéril et boudeur, toujours prêt à se battre contre les "cocos" ; Slim Pickens agitant son Stetson, à califourchon

sur la bombe, restera à jamais mythique. (...)

<http://www.arte.tv/fr>

(...) Il n'y a là vraiment rien d'in vraisemblable et l'on aurait grand tort de croire, sous prétexte que ce très bon film est souvent et fort bien enlevé dans un mouvement de comédie frisant le canular, que le très sérieux avertissement qu'il contient doit être lui aussi pris pour une farce.

Les U.S.A. ont ménagé un vif succès à *Dr Strangelove*. Il en sera de même ici et c'est le mérite de Kubrick d'avoir, par un savant dosage d'angoisse en suspens et de rires énormes laissant après eux place à la plus grave et la plus efficace méditation, rendu son excellent film accessible à tous les publics : il divertit et il inquiète.

Henry Magnan

Libération - 29 avril 1964

Dr. Folamour, c'est une sorte d'Apocalypse vue à la manière des bandes dessinées, avec des héros qui ressemblent à s'y méprendre aux personnages de cartoons. Plus qu'un film d'anticipation, nous tenons là l'une des satires les plus féroces du monde contemporain : ce n'est pas de la bombe atomique qu'on doit avoir peur, mais de la bêtise.

Henry Chapier

Combat - 27 avril 1964

La farce énorme, Stanley Kubrick vient de nous la livrer avec *Doc-*

teur Strangelove. Elle est, comme il se doit, de mauvais goût, et certains la trouveront odieuse. Mais dans ses moments les plus fous, elle atteint au génie, j'ai prononcé le mot. On peut détruire un mythe en le minimisant, celui de la Bombe Ultime ne peut être détruit par l'exagération, parce qu'il n'y a rien de plus excessif, de plus définitif que la fin du monde. On ne peut que lui appliquer cet humour terrible des moribonds qui veulent toujours avoir le dernier mot. (...)

Jacques Sternberg

France Observateur - 30 avril 1964

Paraphrasons Cocteau : *Docteur Folamour* est un film difficile à ramasser. De quelle encre colorer sa plume devant cette farce apocalyptique où un jeu audacieux - et qui n'est peut-être pas toujours volontaire nous fait passer sans crier gare du drame-fiction de style *Sept jours en mai* au guignol du *Dictateur* ou de *Soupe aux canards* pour s'achever par une vision d'une ironie féroce (et d'ailleurs déjà exploitée par le Polonais Makarzynski) : des explosions atomiques rythmées par une romance vulgaire et lénifiante ? Tout le problème est de savoir si Kubrick a - réussi serait trop dire - mais rendu acceptable cette idée de traiter sur le mode badin ou burlesque un scénario traitant d'une fin du monde nucléaire. Entre des avis violemment contradictoires, je suis moi-même fâcheusement perplexe, estimant que la violence des intentions n'est pas toujours servie



par la mise en scène et qu'une certaine absence de stylisation générale fait par trop osciller certaines trouvailles entre la nullité affligeante et l'évidence géniale. Des défauts sont immédiatement apparents, énormes pour un homme comme Kubrick qui nous avait habitués à plus de finesse. Des répétitions d'effets, des longueurs insupportables gâchent en partie le dernier tiers du film. Mais je serai plus réservé sur quelques cas litigieux : le jeu de George C. Scott, tour à tour insupportable et sublime, le mauvais goût de quelques situations - c'est trop ou ce n'est pas assez - ou la convention, trop flagrante pour n'être pas tout à fait voulue, de quelques caricatures, comme celle d'un ambassadeur soviétique. **Docteur Folamour** est conçu un peu à la manière d'un triptyque (Ah, Gance, qu'il ferait merveille, ici, ton triple écran !) : un montage parallèle fait alterner la base opérationnelle commandée par Sterling Hayden devenu forcené, la Salle des Cartes du Pentagone où Peter Sellers en président essaie de remédier à la catastrophe, et l'avion aux liaisons-radio coupées qui fonce sur la Russie chargé de bombes H. (et où grimace un peu trop James Earl Jones). Je ne suis pas sûr que ces trois parties aient été entrelacées avec suffisamment de brio pour créer un suspense décidément indispensable. Par contre, je suis certain que Kubrick a été plus inspiré par le merveilleux décor de la Salle des Cartes, où Sellers est particulièrement con-

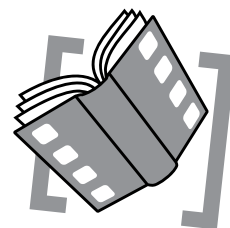
vaincant en président atrocement calme essayant d'endiguer la colère d'un Premier soviétique invisible, que par celui de la cabine de l'avion et même celui du bureau de Hayden. Il est vrai que la science diabolique de Sellers sauve en partie ce dialogue entre le général anti-rouge, persuadé que les Soviétiques s'attaquent lâchement à la virilité des citoyens américains, et le capitaine britannique respectueux des règles au sein de la frénésie jusqu'au boutiste. Faut-il croire qu'il aurait soutenu de même les séquences de l'avion, s'il avait pu tenir le rôle du lieutenant-bombardier qui lui était dévolu et qu'un accident l'empêcha de jouer ? Question bien inquiétante, car il est douloureux d'imaginer un Kubrick ainsi ramené aux manques d'un réalisateur de comédies britanniques... Ne soyons pas si méchant : Sellers ne sauve jamais entièrement la situation. Au fait, ces hésitations, ce tremblé dans l'exécution sont-ils peut-être l'équivalent d'une confusion d'esprit commune à tous les réalisateurs américains dès qu'ils se mêlent de traiter de «grands» sujets... Kubrick, l'homme des **Sentiers de la Gloire**, de **Spartacus**, s'enfoncé ici et là comme un vulgaire Frankhelmer dans les marécages des intentions, des pruden-ces et des incertitudes. On ne fait pas de pamphlet sans quelque injustice. En pesant ses mots, en calculant le rouge de son fer, il gauchit du même coup son message et laisse le spectateur crispé plus qu'inquiet. Et pourtant,

tel quel, **Docteur Folamour** ne manque pas de cruauté dira-t-on. Oui. Mais, dans le contexte américain si fier (à juste titre) de ses soudaines libertés d'expression, est-ce si vrai, et **Docteur Folamour** ne serait-il pas à la politique de Kennedy ce que sont les films de Tchoukhraï à celle de Khrouchtchev : d'intéressants mais creux porte-paroles gouvernementaux ? On voit que l'agacement l'emporte, petit à petit, sur l'estime. (...)

Pierre Philippe
Cinéma 86 - Mars 1964

BIOGRAPHIE

(...) Ses premiers courts métrages furent immédiatement achetés par RKO : il avait 22 ans. Pour ses débuts dans le long métrage avec **Fear and desire**, il est producteur, réalisateur, monteur et auparavant opérateur. Il s'occupe même du tirage des copies. Kubrick a interdit depuis la projection de ce film. Sans doute y trouvait-on déjà la virtuosité qui caractérise **Le baiser du tueur**, notamment dans la scène des mannequins. **Ultime razzia** est l'un des sommets du film noir : originalité du hold-up sur un champ de courses, rapports complexes des personnages (les liens entre Elisha Cook Jr. et Mane Windsor, l'implacable froideur de Timothy Carey...), maîtrise technique du réalisateur. Malgré un budget important, Kubrick n'apparaît encore dans ce film que comme l'un des nouveaux maîtres de la série B. C'est



avec **Paths of glory**, film sur les rebellions et les exécutions de soldats, sur le front français, lors de la Première Guerre mondiale, que Kubrick s'impose à l'attention de la critique. La cruauté des scènes finales et la violence de la satire des états-majors ont fait longtemps interdire le film en France. Faute de voir aboutir ses projets, Kubrick remplace sur le plateau de **Spartacus** Anthony Mann en différend avec Kirk Douglas. Le résultat ne le satisfait pas et il songe déjà à s'expatrier en Angleterre. Il revient pourtant aux États-Unis pour y adapter **Lolita** de Nabokov. Son penchant pessimiste, sensible dans cette réalisation, éclate dans **Docteur Folamour**, chef-d'œuvre d'humour noir sur la bombe atomique où Peter Sellers, qui interprète plusieurs rôles, donne libre cours à une fantaisie ravageuse. Gros budget et plusieurs années de travail pour une œuvre de science-fiction sérieuse, cette fois : 2001.

«Techniquement parlant, **L'odyssée de l'espace** représente un aboutissement tel qu'il ne sera probablement pas dépassé avant quelques décennies», remarque l'un des auteurs de *Demain la science-fiction* (1976). Mais cet auteur note aussi que «les prouesses techniques sont au service d'une description quasi documentaire de ce long voyage, contribuant à installer le spectateur dans le monde du futur». **2001** est en effet un film de science-fiction pour adultes : rien à voir avec **La guerre des étoiles**. Il déconcerta parce

qu'il voulait donner à réfléchir, comme dérouta **Orange mécanique** par son déferlement d'outrances sexuelles. Cette vision de Londres dans un futur proche, où la violence règne chez les jeunes tandis que, dans les laboratoires, des savants travaillent à débarrasser le cerveau humain de ses tendances agressives, connut un énorme succès et porta Kubrick au niveau des grands du cinéma : Bergman et Fellini. Travaillant désormais en Angleterre, Kubrick devient de plus en plus épris de perfection. Il apporte désormais un soin méticuleux au tournage de chaque plan, de chaque séquence de ses films. Adapté d'un roman de Thackeray, **Barry Lyndon** demandera plus de 300 jours de tournage. La beauté des images ne suffit pas toujours à compenser l'ennui de l'histoire. Même remarque pour **The shining**, où rarement autant de soin aura été apporté à la bande-son, signe, entre cent autres, du souci de perfection de Kubrick. Reste une histoire de possession dépourvue d'originalité et dont tous les effets sont prévisibles une demi-heure à l'avance. De même, **Full Metal Jacket**, sur le Viêtnam, vient trop tard pour ne pas donner une impression de déjà vu. Depuis **2001** et ses longs travellings sur des vaisseaux spatiaux évoluant dans l'espace, sans action véritable, le réalisateur semble vouloir plonger le spectateur, grâce à son extraordinaire virtuosité, dans un état d'hypnose. L'histoire, dans ces conditions, importe peu. Par son flou ou sa banalité, elle se

prête même à tous les prolongements possibles. Kubrick ou le triomphe de la technique.

Jean Tulard

Dictionnaire des réalisateurs

FILMOGRAPHIE

Courts métrages	
Day of the fight	1950
Flying padre	1951
Longs métrages	
Fear and desire	1953
Killer's kiss	1955
Le baiser du tueur	
The killing	1956
Ultime razzia	
Paths of glory	1957
Les sentiers de la gloire	
Spartacus	1960
Lolita	1962
Dr. Strangelove or how I learned to stop worrying and love the bomb	1964
Docteur Folamour	
2001 : a space odyssey	1968
2001 l'odyssée de l'espace	
A clockwork orange	1971
Orange mécanique	
Barry Lyndon	1975
The shining	1979
Shining	
Full Metal Jacket	1987
Eye wide shut	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°
Cahiers du cinéma n°